TEMPERATURE

Du 9 juillet 1903.

Thermomètre de E. et L. Claudel, Opticiens, No 121 rue Carondelet.

	Farenheit	Centigrade
7 h. du matin....	82	28
Midi.....	88	31
3 P. M.....	88	31
5 P. M.....	80	30

Réforme dans les lignes ferrées.

Une des réformes les plus importantes, la plus utile de toutes peut être qui se soient opérées depuis quelques années, est celle qui a fait passer le contrôle de nos voies ferrées des mains de nos compagnies de chemin de fer dans celles de la ville.

Ce transfert permet à nos administrateurs de faire toutes les améliorations qu'ils peuvent juger utiles ou nécessaires pour le bien de la communauté. Peu de grandes cités possèdent des avenues aussi larges que les nôtres, peuvent laisser passage à deux voies différentes qui se côtoient, l'une montant, l'autre descendant la ville. C'est là un avantage immense que nous envient la plupart de nos grands centres de population, mais il offre en même temps d'assez graves inconvénients. Les véhicules ordinaires trouvent rarement la place suffisante pour effectuer leur passage au milieu de ce croisement. Ils sont souvent soumis à de graves embarras et il en résulte parfois des accidents regrettables.

C'est pour obvier à ces inconvénients que notre administration vient, à certains endroits, supprimer la double voie. En pareil cas, il ne resterait qu'une voie montante.

L'autre passerait par une autre rue, de droite ou de gauche. C'est là justement la réforme que l'on vient opérer dans la rue St Charles, entre Canal et le Lee Circle, et tout nous fait croire que cette amélioration se fera sans la moindre difficulté, car la plupart des intéressés la réclament chaleureusement.

La compagnie des chemins de fer est disposée à l'accorder; elle n'a qu'à y gagner.

N'oublions pas que la population de ce quartier augmente tous les jours et que les besoins d'une libre circulation se multiplient.

RAPPORT ANNUEL

—DU—

Surintendant des Ecoles Publiques de la Nouvelle-Orléans.

C'est avec la plus vive satisfaction et non sans une certaine fierté bien légitime que nous venons de parcourir d'un regard curieux le rapport annuel du Bureau d'Education et du surintendant Warren Easton, des écoles de la ville de la Nouvelle-Orléans.

Longtemps on a reproché à notre métropole les défectuosités de son système d'enseignement et le petit nombre de élèves qui suivaient les cours durant l'année scolaire. Ce reproche était rarement mérité. La pauvreté de notre système provenait de l'insuffisance véritablement outrageuse de nos ressources financières et de l'impossibilité où nous nous trouvions d'entretenir dans nos écoles un chiffre convenable de professeurs des deux sexes. A mesure que nos ressources ont grandi, nos écoles se sont améliorées et multipliées et nous avons pu procurer à notre jeunesse des professeurs plus nombreux à la fois et plus capables.

Sous tous les rapports, les progrès ont été prodigieux durant les dix années qui viennent de s'écouler. En voici une preuve frappante.

En 1890, nous n'avions que 50 écoles publiques avec 417 professeurs et un total d'élèves inscrits de 23,035.

A l'heure qu'il est, la Nouvelle-Orléans a 72 écoles, 790 professeurs et 31,205 élèves suivant assidûment les cours.

L'accroissement est remarquable. Ajoutons que l'assiduité aux cours s'est multipliée dans les mêmes proportions, et il est ainsi de toutes nos écoles, à quelque degré qu'elles appartiennent, depuis les classes les plus élémentaires et les Kindergarten, jusqu'aux degrés les plus élevés de l'enseignement supérieur.

Tous ces bienfaits ne sont pas dûs uniquement à nos autorités, au zèle desquelles nous nous plaisons à rendre un éclatant hommage, mais aussi à des citoyens généreux tels que M. Frank T. Howard, par exemple.

En fait, nous comptons deux grandes écoles nouvelles, érigées dans l'année qui vient de s'écouler, l'école Howard et l'école La Salle, toutes les deux merveilleusement équipées et pouvant servir de modèle aux établissements de ce genre. Ce qui donne une idée juste du niveau élevé de notre enseignement actuel, c'est qu'il y a eu, cette année, 200 gradués des écoles supérieures et 600 élèves promus des écoles élémentaires aux écoles supérieures.

Il nous reste à regretter que la population ne semble pas vouloir correspondre aux efforts que l'on fait pour l'éducation de ses enfants.

GAFFES

Un journal parisien note avec un soin terrible et une raillerie dont l'esprit fait passer la crudité, les bévues, nombreuses et pittoresques, échappées à la plume de nos contemporains, écrivains et journalistes. Il est peut-être amusant de relever dans le passé des "gaffes" du même genre.

Rappelons pour mémoire seulement le célèbre "cardinal des mers" qui montra à l'univers que Jules Janin ignorait le homard cru!

Louis Jourdan, dans un article sur l'enseignement classique, écrivait froidement: "Au règne de Louis XIV, la gloire de Racine, celle de Corneille, de Molière, de Buffon (!!!), de Bossuet, etc., etc."

Le "Moniteur", en août 1864, rendait compte d'une représentation à l'Opéra, à laquelle assistaient l'Empereur et l'Impératrice: "L'Opéra, ruisselant de lumières, attendait ses illustres visiteurs, qui sont arrivés à neuf heures moins quelques minutes. "En même temps" que Leurs Majestés "descendaient de voiture", le personnel diplomatique, en grand uniforme, "montait derrière elles" les marches de l'Opéra."

Un chroniqueur—qui vit encore mais n'écrit plus—parlait dans un article fort lyrique de l'éperon des centaures.

Mais les bévues des journaux sont parfois collectives et fort excusables d'ailleurs, car elles sont dues à une précipitation forcée du travail. Un journal, en rendant compte de la réception d'Octave Feuillet à l'Académie française, en janvier 1863, la ranges par inadvertance sous la rubrique: "Crimes et délits".

Après l'attentat d'Orsini, on transmit en Allemagne cette dépêche:

"Machine infernale: Empereur Impératrice saufs. Général Roguet blessé."

Ce qui fut lu:

"Un général et le petit chien (roquet) de l'Impératrice ont été blessés."

Rats et Termites.

A la Guadeloupe et à la Martinique, ce ne sont pas les lapins qui sont redoutés, ce sont les rats. On a vainement essayé du poison, des pièges, des chiens, rien n'y fait; les rongeurs continuent leurs dégâts. On espère cependant atténuer le mal. M. le marquis de Fougères a communiqué à ce propos à la Société nationale d'acclimatation de France quelques renseignements intéressants que les "Débats" analysent ainsi: Le rat a un ennemi autrement précieux et énergique que le chien. C'est la mangouste. Ce petit carnassier est très redouté de la gent rattière. A la Jamaïque, à Puerto-Rico, on utilisait déjà avec succès les instincts carnassiers de ce genre d'ichneumon auquel les Anglo-Indous ont donné le nom de "mangouse".

M. de Fougères rappelle que c'est d'abord à la Jamaïque que furent importés les ichneumons, qui ne sont autre que l'ichneumon des anciens, le "rat de Pharaon," la mangouste, dont les Anglais ont fait leur nouvelle Mangouse. On prétend que l'ichneumon blessé dans ses luttes contre les serpents se guérit en mangeant la racine d'une plante connue sous le nom de "mango." Cette plante serait une valériane, selon Kæmpfer. Il s'agit du "mangos ophiorrhiza," à feuilles ovales lancéolées, de Lilné. Les Malais appellent la racine bamppadestanah." On affirme à Java que cette racine prévient les accidents déterminés par les morsures des serpents, des scorpions et des chiens enragés. Il serait fort intéressant de savoir à quoi s'en tenir sur les véritables vertus de cette racine.

Quoi qu'il en soit, dans les Antilles anglaises et espagnoles, il paraît que l'on serait unanime à reconnaître que le petit carnassier aurait rendu de grands services à l'agriculture depuis son importation à la Guadeloupe, en 1889. Aussi, comme on n'en avait introduit que quelques pitres, on en a fait revenir, depuis, un certain nombre. Un oncle de M. de Fougères, M. E. de Zevallos, directeur d'une usine à la Guadeloupe, s'occupa beaucoup des mangoustes. Il avait, pendant onze ans, dirigé l'usine de Atoucourghas, en Egypte, et il avait constaté que les ichneumons, ou rats de Pharaon causaient de très grands ravages dans les basses-cours des employés de l'usine, des indigènes, etc.

Il conseilla de n'introduire dans les propriétés que des mangoustes castrées, "car, disait-il, après avoir mangé les rats, elles s'attaqueraient aux volailles, au gibier à plumes qui niche par terre, ainsi qu'à l'agouti". On se moqua de lui. Et les propriétaires de la Guadeloupe ne tinrent aucun compte de sa vieille expérience.

Or, aujourd'hui, on ne rencontre plus dans la colonie aucune poule d'eau; très joli gibier. En revanche, on n'y voit plus de cannes "ratées", expression qu'emploient les créoles pour désigner les cannes rongées par les rats.

L'introduction de la mangouste n'eut lieu, à la Martinique, qu'en 1893. M. le marquis de Fougères fit un lâcher d'une douzaine de mangoustes à neuf kilomètres de Fort de France, sur la route du Lamantin. Ces petits animaux provenaient de la Barbade. Plus tard, on fit d'autres lâchers sur les propriétés de la pointe Simon, ainsi que sur les propriétés de la rivière Salée et du Petit-Bourg. C'est dans cette région que M. de Fougères assista à des combats entre des mangoustes et des serpents. Le carnassier fut souvent victorieux, mais quelquefois aussi grièvement blessé et même tué. La mangouste attaque le serpent de façon à lui tomber sur la tête, puis l'éventre et semble très friand des intestins du reptile.

A la Jamaïque, les rats, chassés par les mangoustes, ont dû par envahir les cocotiers, et, pour les empêcher d'atteindre les grappes de cocos, qu'ils détriraient complètement, les habitants durent garnir les arbres, à une certaine hauteur, d'une sorte d'entonnoir renversé qui empêche les rongeurs de monter plus haut.

En somme, on espère, à la Martinique et à la Guadeloupe, que les mangoustes détruiront les rats en grande partie.

AMUSEMENTS.

PARC ATHLÉTIQUE.

Très nombreuse assemblée hier soir au Parc Athlétique. On y donnait la représentation des "Three Black Cloaks" (les trois manteaux noirs), brillamment interprétés par la troupe Olympia, qui s'y est taillé un éclatant succès.

Il en sera ainsi jusqu'à la fin de la semaine.

WEST END.

Avec son cirque de chiens savants et de singes merveilleusement intelligents, M. McCart attire la foule tous les soirs au West End, et les concerts de M. A. Venzey sont devenus plus populaires que jamais.

Hier, la soirée consacrée aux amateurs a provoqué les bravos de tous les auditeurs.

DEPECHES Télégraphiques

TRANSMISES A L'ABEILLE

Dépêche du cardinal Rampolla.

Presse Associée.

Washington, 9 juillet—La dépêche suivante relative à l'état du Pape a été reçue aujourd'hui par le délégué du Pape à Washington:

"Nouvelles d'aujourd'hui plus consolantes. Nous avons confiance dans l'efficacité de la persévérance dans les prières."

RAMPOLLA.

DEPART DU Président Loubet DE L'ANGLETERRE.

Presse Associée.

Londres, 9 juillet—La visite du président Loubet à Londres a pris fin ce matin à 8 heures 40, quand le premier magistrat français a quitté la gare de Victoria pour se rendre à Douvres.

Les scènes et incidents qui ont marqué son départ ont prouvé combien le Président républicain avait par sa dignité simple et sa sincérité cordiale, conquis toutes les classes et gagné le bon vouloir du peuple, ce que bien des souverains ne sont pas arrivés à accomplir.

En dépit de l'heure matinale, la route était bordée de monde, du palais de St James à la station du chemin de fer, et les "hurrahs" et cris de "Vive Loubet" ont retenti jusqu'au moment où le Président est entré en gare.

Le roi, le prince de Galles, le duc Connaught, Lord Lansdowne, le premier Balfour, d'autres ministres des membres de l'ambassade française et de nombreux militaires et autres fonctionnaires y attendaient l'hôte de la nation.

Lorsque la voiture de M. Loubet est arrivée, le roi Edouard s'est avancé la main tendue et prenant familièrement le Président par le bras, il l'a conduit de la salle d'attente au car royal.

Le roi et le président ont causé avec animation pendant quelques minutes, puis le roi a pris la main droite de M. Loubet et l'a serrée avec une extrême cordialité pendant que de la main gauche il lui tapait amicalement l'épaule.

On pouvait voir de tous côtés des attachés officiels et des amateurs prenant l'image de cette scène typique.

Après de nouvelles poignées de mains Sa Majesté a fait saluer le président dans le car royal et elle est restée à causer avec lui jusqu'au moment où le train s'est mis en mouvement au milieu des cris de "Vive Loubet" mêlés aux accords de la "Marseillaise".

Le président Loubet est resté à la fenêtre du car agitant à perte vue le chapeau qu'il tenait de sa main gantée.

A son arrivée à Douvres, M. Loubet est monté sur le croiseur français Gueichen et le vaisseau est parti immédiatement pour Calais escorté par une flotte de torpilleurs anglais et accompagné des salves d'adieu de la flotte et de la forteresse.

Avant son départ pour Douvres le président Loubet a adressé la dépêche suivante au roi Edouard:

"Au moment de quitter le sol anglais, je désire adresser à Votre Majesté l'expression de ma plus vive reconnaissance pour la réception cordiale que Votre Majesté, Sa Majesté la reine, la famille royale et la nation anglaise m'ont faite comme le représentant de la France, l'ami de l'Angleterre."

Le roi Edouard a répondu comme suit au télégramme du président Loubet:

Londres, 9 juillet 1903—Président Loubet, à Calais, France.

La teneur aimable de votre télégramme m'a profondément touché. Nous sommes tous heureux que votre visite vous ait été agréable. C'est mon plus ardent désir que le rapprochement de nos deux pays soit durable.

EDOUARD, R. I.

A Calais.

Presse Associée.

Calais, France, 9 juillet—Le président Loubet a été chaleureusement accueilli à son retour sur le sol français.

Au cours de la réception publique qui a eu lieu en son honneur les orateurs l'ont félicité sur les heureux résultats de sa visite en Angleterre.

Dans sa réponse à l'adresse le président Loubet a dit que sa visite à Londres lui avait fourni l'occasion de constater une fois de plus que plus grande justice est rendue à la France à l'étranger qu'elle ne s'en rend chez elle, que l'impression qu'il rapportait était profondément satisfaisante et qu'il éprouvait une fierté patriotique de le proclamer hautement.

M. Loubet a conclu en exprimant l'espoir que l'accord pourrait remplacer graduellement les conflits pour le plus grand bien de la France et de l'humanité.

Etat stationnaire

Presse Associée.

Rome, Italie, 10 juillet, 2 heures du matin—A minuit il a été annoncé que l'état du Pape n'avait pas changé depuis l'affichage du bulletin de 7 heures du soir.

Bulletin publié à quatre heures du matin.

Presse Associée.

Rome, 10 juillet, 4 h du matin—Les injections faites d'abord par le docteur Mazzoni puis par le docteur Lapponi ont eu l'effet désiré, car le Pape a pu dormir un peu, quoique son sommeil n'ait pas été absolument calme. La diète du malade a été légèrement diminuée depuis l'attaque de diarrhée; elle est maintenant limitée à du bouillon et à du beefteck.

Les Etats-Unis et la question de Mandchourie.

Presse Associée.

Washington, 9 juillet—Le président Roosevelt a décidé que la question de la pétition russe ne devait être définitivement vidée avant de faire de nouveaux efforts pour déposer des questions soulevées par la situation en Mandchourie.

En conséquence, on dit maintenant que rien ne sera probablement entrepris au sujet de la Mandchourie avant le mois de septembre prochain, époque où, d'après le dernier engagement pris par les Russes, l'évacuation de cette province doit être complétée, les gardes des chemins de fer devant seules y rester.

On sait que le gouvernement russe a donné pour raison de ses retards de sanctionner l'ouverture de nouveaux ports en Mandchourie la nécessité de lui permettre d'abord de compléter l'évacuation quoique cette raison soit assez obscure. Il est décidé que le gouvernement américain attendra jusqu'à septembre avant d'entreprendre de nouvelles démarches.

L'état du général Longstreet.

Presse Associée.

Atlanta, Georgie, 9 juillet—Des avis reçus ce matin de Gainesville, Georgie, d'où l'on avait annoncé la nuit dernière que le général James Longstreet, le vétéran confédéré, souffrait d'une exacerbation cancéreuse à l'œil gauche nécessitant une opération, établissent que les médecins ont décidé de ne pas faire d'opération prochainement.

Il est jugé qu'il n'y a pas de danger immédiat, et que si l'état du général Longstreet est sérieux il n'est pas alarmant.

CLEARY.

Presse Associée.

Buffalo, N. Y., 9 juillet—Une dépêche spéciale d'Erie, Pennsylvanie, au "Times," dit que Cleary, l'homme qui a envoyé un médecin du Pape un message qui a profondément touché Sa Sainteté, n'est pas un prêtre mais un laïque.

Quand l'évêque d'Erie apprit la remarque d'un haut dignitaire de l'entourage du Pape, à savoir que l'auteur de la dépêche qui a si profondément touché le Pape pourrait être nommé évêque d'Erie, et de ce que M. Cleary pourrait attendre longtemps qu'on lui honneur le fut offert, il en fut qu'il est un laïque.

Dans la province de Kwang-

Presse Associée.

Washington, 9 juillet—La dépêche suivante de M. M. Wade, consul des Etats-Unis à Canton, est arrivée aujourd'hui au département d'Etat:

"En conséquence du mécontentement général qui existe, des braves ont déserté et se sont unis aux rebelles en armes. Le général Hu est parti pour Kwang avec deux mille soldats. Le vice-roi Canan télégraphie que la province de Kwang-Si rejoint celle de Kwang.

Le consul McWade annonce dans une dépêche antérieure que des secours ne sont plus envoyés dans la province de Kwang.

ATHENEE LOUISIANAIS.

CONCOURS DE 1903

L'Athénée Louisianais se [illegible] de prendre part au concours de cette année.

EDMOND ROSTAND LE SON NAVIGE

Les manuscrits [illegible] jusqu'au 1er mars 1904 [illegible]

L'auteur du manuscrit [illegible] déterminée [illegible] certaine d'où il se trouve [illegible] manuscrit signé du titre [illegible]

L'Athénée [illegible] sera [illegible] coderta une seconde médaille.

Toute personne résidant [illegible] Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits doivent [illegible] aussi lisiblement que possible sur papier écolier [illegible] et seulement sur le recto [illegible] pages.

Chaque manuscrit sera [illegible] nom d'auteur, mais [illegible] télégraphe ou devise qui sera répétée dans un enveloppe [illegible] dans laquelle l'auteur aura [illegible] son nom et son adresse.

Le comité [illegible] les manuscrits, [illegible] l'enveloppe contenant le [illegible] concurrent qui a mérité [illegible] prix à ouvrir [illegible] est dans [illegible] ultimes du concours.

Le comité [illegible] mentions honorables [illegible] convenable.

Tout manuscrit [illegible] sera jugé [illegible] pour le concours.

La présentation du prix [illegible] dans une séance publique [illegible] pour la correspondance [illegible] éléments d'une telle littérature et artistique.

Le nom du lauréat ou de la [illegible] ate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents [illegible] des mentions honorables [illegible] accordée, se font [illegible] devant le public.

Les candidats devront se [illegible] strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours.

Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus le [illegible]

Les manuscrits seront adressés au Secrétaire.

Le Secrétaire perpétuel,

BUS ROUSSEL,

P. O. Box 725, Nouvelle-Orléans.

Feuilleton

—DE—

L'Abeille de la N. O.

No. 15 [illegible] du 11 juin 1903

LES Deux Frangines

Par PIERRE DECOURCELLE

PREMIÈRE PARTIE

LE MOYEN DE SAVIGNOL.

IX

Suite.

—Ne remuez pas, ne bougez pas!.... Qu'on ne se doute pas que je vous parle. Essayez de me répondre aussi doucement que moi.... M'avez vous reconnu?

—Georges, très ému, se conformant ponctuellement à l'invitation qui lui était adressée, répondit simplement:

—Oui.

Savignol reprit de la même façon:

—Je sais de quoi vous êtes accusé. Je sais que vous êtes innocent.

Georges eut un tressaillement. Enfin, il rencontrait un être qui croyait en lui.

Savignol continua de cette même voix qui n'était qu'un souffle:

—Seriez-vous disposé à vous évader, si vous en aviez le moyen?

Les yeux de Davenesle brillèrent.

S'évader!

C'était là que, depuis quelques jours, tendaient tous ses désirs, toutes ses pensées.

Mais toute tentative de ce genre était impossible.

Quel décevant et fallacieux espoir le malheureux qui venait de lui adresser la parole faisait-il luire à ses yeux!

Cependant, toujours sans desserrer les lèvres, il répondit:

—Oui.... Mais comment!....

A ce moment un des gardes se retourna brusquement.

Savignol continua à regarder au plafond, conservant la même attitude détachée que son surveillant lui avait vue un instant auparavant.

Le brave militaire revint vers son compagnon:

—Ce n'est rien, fit-il posément. J'avais cru entendre la porte de M. le juge s'ouvrir.

—Oui! fit l'autre, il est en conférence avec un avocat, Me Legrand Desrosseaux, un gros bonnet.... Il en a pour quelque temps....

Tous les deux reprirent leur pose près de la fenêtre.

L'œil de Savignol les suivit.

Dès qu'il sentit leur attention éloignée de lui, il reprit:

—Ecoutez!.... J'ai un espoir bien mince, bien fragile, mais qui, pourtant, pourrait se réaliser.

—Lequel?

—Celui, c'est mon affaire!.... Mais demain, s'il vous arrive quelque chose d'imprévu, d'extraordinaire, ne vous en étonnez pas!..... Agissez simplement selon la marche et l'impulsion des événements. Ne perdez pas de temps, voilà tout.... Et si vous vous trouvez, par hasard, libre, arrangez-vous pour vous mettre—hors-de-toute-poursuite le plus vite que vous pourrez....

Georges était stupéfait..... Que signifiaient ces étranges paroles?

Il voulut essayer d'en savoir davantage et se rapprocha, malgré lui, insensiblement, de son interlocuteur:

—Mais, expliquez-moi... fit-il.

—Reculez vous, fit l'autre. C'est tout ce que je puis vous dire.. Ayez surtout l'air de ne pas me connaître.... Que personne ne soupçonne de court entretien. Sans cela, tout serait compromis.

Obéissant malgré lui, Georges s'éloigna doucement.

Savignol, sans affectation, s'était complètement détourné, lui aussi.

Maintenant, assis au coin du banc, il regardait par la fenêtre qui précédait celle où les deux gardes étaient accoudés.

Celui qui avait mission de veiller sur lui s'en aperçut et revint de son côté.

Presque à ce moment, la porte du juge d'instruction s'ouvrit, et M. Mégrigny parut sur le seuil.

Il avait son chapeau sur sa tête.

A côté de lui se tenait l'avocat qui avait pénétré dans son cabinet quelques instants plus tôt, et dont la visite avait motivé la sortie momentanée de Savignol.

Le juge se tourna du côté de ce dernier et fit signe au garde de rentrer avec le prévenu.

—Je vais avec M. Pavocat, jusqu'au cabinet de M. le procureur général, dit-il, s'adressant à l'ancien comédien, au moment où celui-ci passait devant lui. Rentrez chez moi. Dans dix minutes au plus, je serai de retour et j'en finirai avec vous.

—A vos ordres, monsieur le juge d'instruction, répondit Savignol avec aisance.

Le garde avait salué le magistrat militairement.

Puis, une fois la porte du cabinet refermée sur son prévenu, il avait tourné sur ses talons et et était allé reprendre la place qu'il occupait précédemment au fond du second corridor, tandis que M. Mégrigny, escorté de son compagnon en robe, passait devant Davenesle, pour aller prendre, à droite, l'escalier qui descend au parquet du procureur général.

* * *

Un moyen qui lui permit de payer la dette de reconnaissance qu'il avait contractée jadis vis-à-vis de Davenesle, sans courir le risque dangereux d'une condamnation qui l'enverrait finir ses jours sous le ciel peu clément de la Nouvelle-Calédonie!...

Voilà le problème que Savignol cherchait à résoudre lorsque nous l'avons laissé, s'agitant sur l'étroite couchette de sa cellule, en proie à cette obsédante pensée.

Lorsqu'il se réveilla, malgré tous ses efforts, il n'avait pas trouvé.

Pendant plusieurs jours, il tourna et retourna sous toutes les formes, dans sa cervelle, les projets les plus invraisemblables, les hypothèses les plus saugrenues.

En vain, il se frappa la tête avec ses poings, pour essayer d'en faire sortir quelque idée.

Malgré sa fertilité d'invention et les ressources de son imagination, aucune combinaison viable ne réussit à en jaillir.

Allait il donc en être réduit à la première résolution que lui avait suggérée la nouvelle de l'emprisonnement de Davenesle: se dénoncer comme l'auteur du crime dont on accusait l'innocent.

Ou bien chargerait-il sa conscience du remords de laisser condamner l'homme auquel il devait la vie, et les derniers jours de tranquillité de sa vieille mère.

Quelque corrompu que fût Savignol, il ne pouvait, sans frémir, envisager une pareille solution....

Non.... Non!.... Coûte que coûte, ce n'est pas à celle là qu'il s'arrêterait!

Alors!....

C'était le bagne!.....

Et la traversée dans l'entrepont, la promiscuité avec les réprouvés et les bandits qui sortaient, dorénavant, ses seuls compagnons....

Et l'internement à la Nouvelle, dans quelque pénitencier de l'île Nou ou de l'île des Pins.... Et enfin, bientôt, la mort!.... là-bas.... seul!.... loin du boulevard, des amis, des restaurants de nuit, des champs de courses et des tables de jeux, de toute cette existence molle et veule dans les bas fonds parisiens où, malgré tout, le dévoyé se complaisait, comme certains animaux dans le marais fangeux où leur vie s'écoule.

Cette perspective là aussi faisait frissonner Savignol.

Un matin, de très bonne heure, il était encore plongé dans ses cruelles réflexions, lorsque Briffard entra dans sa cellule.

—Vite! à l'instruction, fit le guichetier. La voiture part.

—Comment! Si tôt!

—Ah! c'est qu'il y a des voyageurs pour le Palais de Justice, aujourd'hui. On va faire au moins deux fournées! Et vous êtes de la première.... Votre juge vous a demandé de très bonne heure.... Puis, dépêchez-vous donc! Vous allez prendre pâte.

—Tiens! Qu'est-ce que vous avez donc ce matin? fit il.

—Moi?

—Oui.... Vous avez l'air tout chose.... C'est-il que vous avez mal dormi?

—Naturellement. Comment peut-on dormir sur vos noyaux de pêche....

—Ah!

—Oui, comme vous êtes sûr! Vous vous ferez mieux quand vous pionnerez dans votre dodo, hein!

—Oui. Mais le juge ne se presse pas de me libérer.

—Qui-sait?—Ce sera peut-être pour aujourd'hui.

Et Briffard eut un gros rire.

Cependant, Savignol suivit son guichetier à travers le dédale des corridors de Mazas.